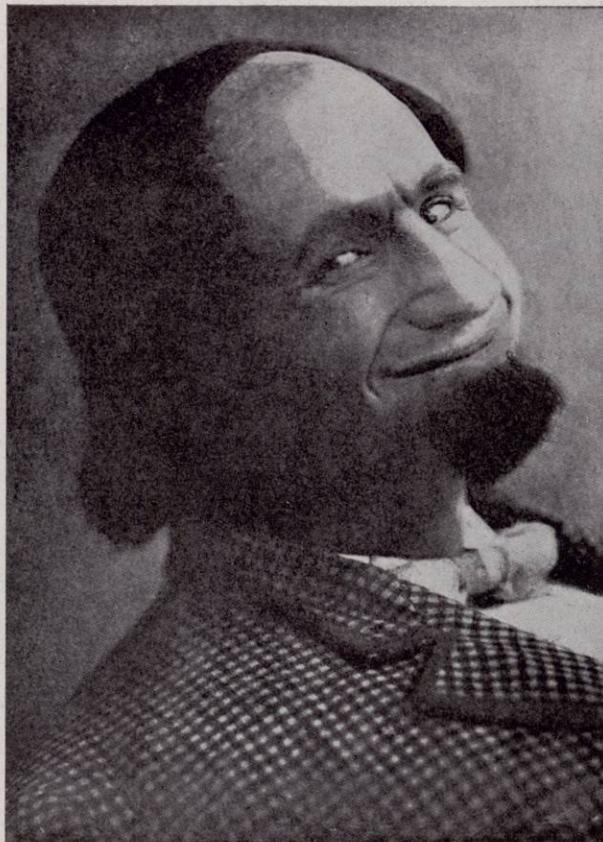




Vinnie Henshaw qui fut une vedette hors pair.



Léon Merrol, prototype de l'Américain humide.

LE BURLESQUE AMÉRICAIN

« C'EST une vérité pitoyable que plus d'un de nos théâtres n'est rien moins qu'un marché où la beauté féminine est à l'étalage et que la pantomime, primitivement conçue comme un amusement pour enfants, est devenue, en bien des cas, un simple prétexte à exposition de jambes plus ou moins rembourrées et de seins plus ou moins découverts. » Ainsi s'exprimait, en 1869, un critique new-yorkais, après les débuts, aux Etats-Unis, de Lydia Thompson, la première des reines du Burlesque américain.

Quelle aurait été l'indignation de ce censeur vertueux, qu'une danseuse, jetant sa jarrettière aux spectateurs, scandalise, s'il avait prévu qu'en moins d'un siècle, les chorus-girls abandonneraient des vêtements bien plus intimes encore, et se contenteraient, en tout et pour tout, d'un minuscule cache-sexe ! Mais, s'il n'avait pas osé imaginer pareille dépravation, il avait néanmoins vu juste. Ces prêtresses de la danse, ces sœurs prématurées de Lady Lou, avaient amorcé, en réalité, une révolution, l'émancipation du goût vers un idéal eugénique nouveau, à un moment où les sports mêmes se pratiquaient encore dans des costumes anormalement pudibonds.

Le genre Burlesque qui, suivant l'expression d'un autre critique de l'époque, était « un ravissement de jambes, de bella donna et de fond de teint », mêlait, sans le moindre scrupule, la frivolité d'un cancan au sérieux d'un psaume. Dans un pareil ragoût, il n'est pas étonnant que la danse ait joué un rôle ingrat, d'autant plus équivoque que les danseuses-étoiles du moment — il existait peu d'artistes masculins — étaient obligées, par contrat, à la fois d'exhiber leurs charmes et de protéger leur vertu. Tâche bien américaine, mais combien malaisée pour ces somptueuses beautés importées, au début, de l'étranger, avec leur silhouette de sablier, leurs dessous mousseux et un penchant naturel à prendre du bon temps. Leurs moments de loisirs étaient rares, leur rémunération insuffisante. De plus, leurs obligations d'artistes et d'entraîneuses les mettaient en étroit contact, des deux côtés de la rampe, avec des mineurs et des marins, des ivrognes et des gauchos, des nègres et des Chinois, le rebut du Bowery ou la lie de Seattle, selon le cas, qui suivaient le « hootchy-cootchy » (danse du ventre, en américain) de tous leurs yeux trop attentifs. Ces gentlemen parvenaient rarement à attendre le rond de jambe final du



Lydia Thompson, la reine du « Burlesque ».

French Cancan, tel que le présentaient, en 1892, Emile Zola et ses Beautés Parisiennes, sans défoncer l'entrée des artistes ou même sans grimper sur la scène. Il y régnait une atmosphère de pandémonium, telle que l'a décrite le bon Bret Harte dans *The luck of Roaring Camp* !

L'apparition du maillot, épouvantail des moralistes, portait l'agitation à son comble. Une bourgeoise qui s'était un jour glissée furtivement parmi les spectateurs hommes, fut à tel point frappée par l'indécence du spectacle qu'elle se dressa et sortit dans l'allée où elle s'agenouilla et s'abîma en prières. Les épouses, sœurs et amies des assidus du Burlesque vivaient dans une terreur perpétuelle. De sa véranda ou de son « ouvrôir », Mrs Babbitt, gardienne farouche des traditions puritaines, dénonçait le Burlesque comme un antre de perdition. Aucune dame de la bonne société ne se serait abaissée à marcher sur le même trottoir que ces créatures maudites. Quant à leurs époux, au fond, ils ne demandaient pas mieux. C'est d'ailleurs pour cette raison que le Burlesque a pu tenir tête à ses détracteurs les plus acharnés.

Plus tard, un cake-walk, exécuté à l'occasion par Hal Sherman ou Al. Jolson, rappelait les origines du Burlesque : sketches nègres et boniments d'arracheurs de dents. Mais la Danse était sans cesse sacrifiée à des défilés de filles, des tableaux vivants, genre Folies-Bergères, ou à la grosse face à gifles et coups de bâton qui, à son tour, fournissait à la scène américaine quelques-uns de ses acteurs les plus représentatifs. Fanny Brice elle-même vint du ghetto à Broadway, dans les rangs

des comédiens burlesques, de même que Sophie Tucker, Eddie Cantor et les 4 Marx Brothers. Leur apparition coïncide avec celle de la prohibition des jupes courtes et d'un relâchement général des mœurs.

Cependant, peu à peu, les hommes d'affaires en mal d'amusement se détournèrent des satisfactions hypocrites du Burlesque, que supplantait déjà la Comédie musicale, pour celles, plus franches, de la Revue. Le cinéma et la radio même offraient des attractions moins stéréotypées. Mais si le Burlesque a, pour ainsi dire, disparu des petites villes, depuis que le relèvement des tarifs de chemin de fer a rendu les tournées impossibles, il ne subsiste pas moins dans certaines grandes villes et il paraît même que, depuis la crise, il a connu un renouveau d'actualité. Les conditions de la vie, les goûts, les modes changent, mais le Burlesque renaît éternellement de ses cendres. Depuis la plus haute antiquité, il n'a cessé d'être une source intarissable d'inspiration artistique. Aristophane, Kâlidâsa, Shakespeare y ont puisé. Les Pères de l'Église, impuissants à le supprimer, ont dû souffrir



La « Vénus » de Milwaukee.

qu'il s'introduisit dans les mystères du Moyen-Age, et l'on voyait Saint Pierre et Saint Jean disputer, suivant les règles de l'art, une course grotesque au Saint-Sépulcre. Par moments, il s'est assagi et il a même occupé un trône, en la personne de l'impératrice Théodora. Quant au Burlesque spécifiquement américain, lui aussi a joué son rôle de ferment dans une société à laquelle le puritanisme entendait conserver toute sa froide austérité. Pour parvenir à réduire le Nouveau-Monde, ses danseuses se sont parées d'un savant affublement de franges et de froufrous, d'une profusion de paillettes, de corsets et d'une abondante mais souvent fausse chevelure blonde. Le photographe, fort heureusement, nous a conservé leur sourire engageant. Ces productions forment le meilleur d'un compte-rendu rétrospectif (car on peut à peine le qualifier de livre), de Bernard Sobel¹.

L. FRANC SCHEUER.

1. *Burleycue*, Farrar et Rinehart, Inc., New-York.



« La petite histoire ». Le Général Grant et les Girls. (Dessins. 1869).

UNE SOCIÉTÉ INTERNATIONALE DE LA DANSE

La création d'une société internationale de coopération de tous les milieux de la Danse a été décidée au récent Concours International de Danse, à Vienne. Une réunion eut lieu, à cet effet, le 8 juin dernier, sous la présidence de M. le Ministre E. HEINL, qui présidait également le concours, assisté de M^{me} Grete WIESENTHAL et de M. Rolf de Maré. Vingt-sept membres du jury, appartenant à douze nations différentes, y assistaient. Le D^r J. LEWITAN (Berlin), lut une proclamation des buts de cette nouvelle société qui fut signée par tous, et dont l'original sera conservé aux Archives Internationales de la Danse, à Paris.

Cette société, dont le titre officiel est Société Internationale de la Danse, se propose d'aider les danseurs à faire connaître leur talent et de favoriser par tous les moyens l'expansion de l'art chorégraphique, et notamment de développer dans le public le goût et la compréhension de la Danse.

Les danseurs ne sont pas seuls admis à faire partie de cette nouvelle société; tous les amis des arts peuvent en devenir membres.

Enfin, cette société ne dépend d'aucun autre groupement profes-

sionnel, mais se propose au contraire de les réunir tous. Le Centre en est fixé à Vienne. M^{lle} WIESENTHAL réunira un comité chargé d'établir les statuts. Le D^r Sigmund ROSNER sera secrétaire général de la Société. Les Vices-Présidents pour les divers pays sont :

France : M. ROLF DE MARÉ (Paris);
 Allemagne : D^r J. LEWITAN (Berlin);
 Angleterre : M^{lle} Derra DE MORODA (Londres);
 Pologne : M. le Ministre K. BERTONI (Varsovie);
 Suède : M^{me} ROWNY JOHANNSON (Stockholm);
 Norvège : M^{me} JACOBI-GREVÉNOR (Oslo);
 Grèce : Prof. H. SCHEIDER (Salonique);
 Tchéco-Slovaquie : M^{me} G. EPPINGER (Prague);
 Japon : M. AOYAMA (Tokio).

Il leur appartient de former respectivement des comités chargés d'examiner les questions particulières à chaque pays.

Toutes les communications relatives à cette société seront publiées dans les Archives Internationales de la Danse (Paris), Der Tanz (Berlin), et The Dancing Times (Londres).